

quelques usines placées dans de mauvaises conditions se soutiennent difficilement; mais dans l'ensemble il y a accroissement de production, ce qui constate les efforts de nos maîtres de forges pour mettre la production au niveau des besoins qui se manifestent : une transformation s'opère, d'ailleurs, dans la fabrication des fers au bois. Aujourd'hui, pour la fonte des minerais, on a recours au coke; de là, une baisse dans le prix du bois.

L'industrie parisienne, qui occupe un si grand nombre de bras et qui avait été un moment languissante, a repris toute son activité; nos bronzes et ces mille objets de goût et de fantaisie qu'on ne fabrique nulle part aussi bien qu'à Paris, trouvent un écoulement facile et assurent du travail pour toute la mauvaise saison.

Une seule industrie, celle qui met le coton en œuvre, est en grande souffrance. Partout le coton fait défaut, et il est facile de comprendre que la France qui, après l'Angleterre, est le pays qui consomme le plus de coton, ait vivement ressenti le contre-coup des événements dont les Etats-Unis d'Amérique sont le théâtre. Nous possédons aujourd'hui six millions de broches (3,993,185), et on peut évaluer au moins à 500,000 le nombre d'ouvriers de tout ordre auxquels l'industrie cotonnière procure des salaires. La rarefaction de la matière première en a élevé le prix à un taux excessif; aussi ceux des fabricants qui espèrent qu'une solution viendra mettre un terme au différend qui sépare le Nord et le Sud de l'Union américaine hésitent à renouveler leurs approvisionnements.

Cependant les souffrances que l'industrie cotonnière ressent n'ont pas le même degré d'intensité dans les divers centres où elle s'exerce. En Alsace, notamment, et grâce à la vigoureuse constitution de l'industrie, les chômages sont à peine sensibles. Dans le département du Nord, on n'a pas non plus à déplorer de nombreuses cessations de travail.

Il en est tout autrement dans le département de la Seine-Inférieure. Les chômages, qui avaient été d'abord partiels, tendent à prendre un caractère plus accentué, et un plus grand nombre d'ouvriers sont sans travail.

Le gouvernement de l'Empereur s'est vivement préoccupé de la situation générale de l'industrie cotonnière, et le département de l'agriculture, du commerce et des travaux publics a développé les grands travaux publics là où le travail fait le plus défaut. Mais s'il y a des ressources précieuses pour les hommes valides, elles sont sans efficacité pour ceux qui, d'un tempérament faible, supporteraient difficilement les fatigues des travaux de terrassement. Il y a d'ailleurs les femmes et grand nombre de petits enfants, et qui, en aucun cas, ne pourraient participer aux travaux entrepris pour le compte de l'Etat, des départements ou des communes.

En vue de venir en aide à tant d'infortunés, le gouvernement a multiplié les secours dont il pouvait disposer; d'un autre côté, appel à été fait aux sentiments généreux du pays, une souscription a été ouverte en faveur de la population ouvrière de la Seine-Inférieure où les souffrances sont plus vives que partout ailleurs. Peut-être sera-t-il nécessaire d'agir de même dans quelques autres centres industriels. En tout cas, il y a lieu d'espérer que tous les moyens de secours convergeant vers le même but permettront de traverser, sans dommage plus profond, la crise qui sévit sur l'industrie cotonnière.

La situation commerciale de l'Empire n'a rien à envier à la situation industrielle. Partout les transactions s'opèrent facilement, et le mouvement de nos importations et de nos exportations est en voie de progrès. Pendant les onze premiers mois de 1863, il est entré dans nos ports 26,542 navires jaugeant 4,302,000 ton-

neaux. Le nombre des navires et celui des tonneaux sont un peu moins élevés que pendant l'époque correspondante de 1861; mais il ne faut pas oublier que, l'année dernière, nous étions obligés de demander des quantités considérables de céréales à l'étranger, qui ont été presque exclusivement importées par pavillons étrangers, tandis que cette année, grâce à l'abondance de nos récoltes, nous pouvons à peu près suffire à nos besoins. Aussi la diminution des navires et des tonneaux pèse-t-elle uniquement sur les navires étrangers. La marine française a au contraire continué ses progrès.

Voici les chiffres :  
En 1862. . . . . 1,730,953 tonneaux.  
En 1861. . . . . 1,660,543

Soit un accroissement de 120,408

A la sortie de nos ports, nous avons eu 17,410 navires jaugeant 2,742,000 tonneaux; c'est 1,524 navires et 236,000 tonneaux de plus que pendant les onze premiers mois de 1861.

Si, par des circonstances accidentelles et en dehors de notre action, nous avons à déplorer des souffrances trop réelles chez les ouvriers qui manufacturent le coton, nous avons aussi à constater de nouveaux succès pour notre industrie en général.

(La suite au prochain numéro).

#### LA MÉTALLURGIE ET LES TRANSPORTS.

On lit dans la Nation :

Plusieurs industries se plaignent de la position pénible que le traité de commerce leur a faite. L'une d'elles, surtout la métallurgie, par la voix de l'Ancre de Saint-Dizier, élève des plaintes, non-seulement contre le traité, mais encore contre les chemins de fer, qui protègent l'industrie anglaise aux dépens de l'industrie française. Nous lisons en effet, dans ce journal, la phrase suivante :

« La concurrence des fontes anglaises qui a été en dernier lieu encouragée par les compagnies de chemin de fer, et leur accordant des transports à 13 fr. du littoral à Saint-Dizier, quand il en coûte à nos fers 30 fr. pour aller sur les mêmes points. »

Si, comme on l'affirme, ce fait est exact, nous pensons qu'il est peu national, et nous désirons que ces lignes soient assez heureuses pour attirer sur elles l'attention de l'autorité compétente.

Pour extrait : J. REBOUX.

#### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 15 janvier.  
Le Morning-Post accuse la Russie d'avoir audacieusement violé, vis-à-vis de la Turquie, la loi internationale en envoyant dans les principautés danubiennes sept cents charrettes chargées d'armes portant toutes la marque de l'arsenal impérial de Toulou, et introduites comme du fer brut pour rails de chemin de fer. La Russie a, de plus, énergiquement contesté au Sultan le droit de saisir ces armes.

Nous apprenons, ajoute le Post, que la Porte a résolu d'envoyer un commissaire pour demander au prince Couza de livrer les armes saisies et de prêter le serment de loyauté comme vassal du Sultan. Ce commissaire sera accompagné de délégués des ambassades anglaise et autrichienne. Nous ne pouvons dire quelles démarches fera la Russie pour contrecarrer cette demande, ni dans quelle mesure la Porte sera soutenue par la France. Si les armes en question sont déjà entre les mains du prince de Serbie, la même demande sera adressée par la Porte à ce dernier.

Turin, 16 janvier.  
La Gazette officielle publie un décret qui fixe au 20 courant l'expiration des pou-

voirs extraordinaires des préfets de Naples et de Palerme.

Le municipio de Gènes a souscrit pour 50,000 fr. en faveur de l'œuvre de la répression du brigandage.

La duchesse de Gênes ira prochainement à Naples, où elle doit faire un long séjour.

Athènes, 15 janvier.

Les élections de 40 députés ont été annulées pour cause d'irrégularité.

Les brigands ont fait prisonnier un jeune homme riche dans le voisinage de la capitale. Ils demandent 70,000 drachmes de rançon.

Madrid, 16 janvier.

La reine a accepté la démission du ministère et chargé M. O'Donnell de composer un nouveau cabinet. On assure que M. Posada remplacera M. Collantés.

Birmingham, 16 janvier.

Hier soir a eu lieu le banquet annuel de la Chambre de commerce. M. Bright a prononcé un discours dans lequel il insiste sur la nécessité pour l'Angleterre d'abandonner Gibraltar, qui est une cause d'exaspération de l'Espagne contre l'Angleterre.

Voici un aperçu de ce discours : L'orateur dit que, dans la question de la guerre d'Amérique, l'Angleterre s'est efforcée de rendre impossible les blocs commerciaux. Il regarde la cession des îles Ioniennes comme d'une sage politique. Il dit que la possession de Gibraltar n'offre pas le moindre avantage à l'Angleterre, si ce n'est l'introduction en fraude de quelques marchandises anglaises en Espagne.

Gibraltar, ajoute M. Bright, est le monument d'une guerre folle et d'une paix honteuse. Depuis cent ans, la possession de Gibraltar exaspère l'Espagne contre nous. L'orateur sait, par des hommes haut placés, que c'est cette exaspération qui a empêché d'aboutir les négociations pour la suppression de la traite des noirs; et que ces négociations auraient bientôt une heureuse issue si l'Angleterre abandonnait Gibraltar.

Athènes, 10 janvier.

Le désordre augmente dans les provinces. Le commerce et l'industrie sont en souffrance; les impôts ne rentrent pas. Le bruit d'un changement imminent de cabinet a calmé les inquiétudes.

Constantinople, 10 janvier.

Omer Pacha a donné sa démission comme serdar ekrem et commandant en chef de l'armée de Roumelie. Le sultan n'a pas encore fait connaître sa décision à ce sujet.

Marseille, 15 janvier.

Les lettres de Constantinople, du 8, confirment le refus fait par le sultan d'accepter la démission du ministre des affaires étrangères Ali-Pacha. Des troupes russes sont concentrées en Dobrouïe. De son côté, le prince Couza réunit des troupes à Calafat.

#### CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

M. le préfet du Nord vient d'adresser à MM. les sous-préfets et maires du département la circulaire suivante :

Messieurs,

Les organes de la presse de Lille viennent de se réunir dans la plus généreuse pensée, celle de faire un appel collectif au département du Nord en faveur des ouvriers sans travail du département de la Seine-Inférieure.

Je tiens à vous transmettre leur touchant langage et à demander à cet égard votre coopération la plus dévouée.

Je sais que quelques-unes de nos industries souffrent aussi, je sais quelle part honorable il faut attribuer à l'intelligence et aux sacrifices qui font notre situation générale telle qu'elle est; mais c'est une raison de plus de penser à une contrée qui a tant d'analogie avec la nôtre, de penser aux ouvriers nombreux qui sont si cruellement éprouvés ailleurs, de nous re-

présenter tant de pauvres gens forcement et abattus, tant de familles absolument sans salaire, ce noble prix du travail.

Songez à ce que pourra produire une souscription vraiment générale et telle que nous devons la vouloir dans le département du Nord; songez à ce que chaque ville, chaque quartier, chaque rue, chaque commune rurale ou industrielle une fois l'impulsion donnée, peuvent faire; ce que chaque atelier, chaque usine, chaque patron, chaque ouvrier, chaque laboureur, à ce que tous enfin peuvent offrir dans une souscription de cette sorte, par l'un des moyens indiqués, et, souvent sans que le ménage s'aperçoive de la moindre diminution des ressources.

Tant mieux pour ceux qui pourront apporter beaucoup, mais que le travailleur qui n'aura que peu à donner calcule que son obole sera la part la plus précieuse peut-être dans la caisse commune. Les ouvriers se connaissent, et ils savent bien qu'à côté de la reconnaissance pour le soulagement que procurera le bienfait d'une large et efficace souscription générale, ce qui rejoindra le plus, comme on dit, le cœur de l'ouvrier normand, c'est de voir que son camarade de Flandre pense à lui et le lui montre.

Voilà l'effet qu'il faut que nous produisions. Messieurs, dans le département du Nord, voilà le grand exemple de solidarité commune qu'il faut que nous donnions, et qui peut, plus tard, dans des jours de détresse que vous avez connus aussi, se traduire en notre faveur par un reciprocity précieuse.

Nous n'agissons ici, ni vous, ni moi, à titre d'autorité, et mon seul but est de propager et d'adresser partout l'appel de la presse qui a si bien traduit l'opinion. Vous ferez comme moi, Messieurs, et vous interviendrez surtout pour que l'initiative naisse autour de vous et pour qu'elle apporte au bien sa puissance autrement considérable que la nôtre. Saisissons ensemble, en effet, cette belle occasion d'imprimer un progrès sensible à l'éducation publique. Il reste beaucoup à faire, — dit l'Empereur, le 12 de ce mois, — aux grands Corps de l'Etat, — pour perfectionner nos institutions, répandre les idées vraies et accoutumer le PAYS A GOUVERNER SUR LUI-MÊME.

La France, déjà si grande dans le monde, aura centuple ses forces le jour où elle aura compris et mis en pratique ces nobles paroles du souverain. Soyons des premiers à le prouver.

#### MAIRIE DE ROUBAIX.

Mise en recouvrement du rôle des contributions foncières et des portes et fenêtres pour l'année 1863.

Le Maire de la ville de Roubaix prévient ses concitoyens qu'à dater de ce jour, les rôles des Contributions foncières et des portes et fenêtres sont en recouvrement, et qu'ils s'élèvent en principal et centimes additionnels :

SAVOIR :

1° Le rôle de la Contribution foncière à la somme de 177,013 fr. 72  
2° Le rôle des portes et fenêtres à la somme de 106,760 » 75  
3° Frais d'avertissement 203 » 05

TOTAL : Deux cent quatre-vingt-trois mille neuf cent soixante-dix-sept francs cinquante-deux centimes = 283,977 fr. 52

Les Contributions directes sont exigibles par douzième. Les propriétaires et principaux locataires des maisons sont tenus, un mois avant le démenagement de leurs locataires ou sous-locataires, de se faire représenter les quittances de leurs Contributions, à peine d'en demeurer responsables. En cas de refus de la part du locataire ou du sous-locataire de produire les quittances demandées, le propriétaire

ou principal locataire doit immédiatement en prévenir le Percepteur et retirer de lui une reconnaissance, par écrit, de cet avertissement. En cas de démenagement futur, pareil avis doit être donné dans les trois jours au Percepteur. Les demandes en décharge ou réduction doivent être présentées dans les trois mois de la publication des rôles, et les demandes en remises ou modérations pour pertes occasionnées par des événements extraordinaires, dans les quinze jours qui suivent ces événements. Toute réclamation à laquelle ne seraient pas joints l'extrait du rôle et la quittance des termes échus ne sera pas admise. Celles qui auront pour objet une cote en-dessous de trente francs ne seront pas assujéties au droit du timbre.

Fait à la Mairie de Roubaix, le 18 janvier 1863.  
ERNOULT-BAYART.

Le ministre de la guerre donne l'avis suivant aux anciens militaires :

Mixité des avertissements adressés à plusieurs reprises aux anciens militaires par la voie du *Moniteur universel* et du *Moniteur des communes*, le ministre de la guerre continue de recevoir directement de nombreuses demandes d'états de services qui, aux termes de ces avertissements, ne devraient lui parvenir que par l'entremise des autorités militaires, et accompagnées d'indications de nature à assurer le succès des recherches.

On rappelle de nouveau aux intéressés qu'il ne sera donné suite aux demandes de cette espèce qu'autant qu'elles seront transmises au ministre par l'intermédiaire des autorités sus-énoncées et qu'elles contiendront d'une manière très précise les renseignements ci-après :

1° Les noms et prénoms du militaire, ceux de son père et sa mère, la date et le lieu de sa naissance ;

2° Les corps dans lesquels il a servi et l'époque de son admission dans chacun d'eux ;

3° Le corps auquel il appartenait au moment où il a quitté le service, le grade qu'il avait alors et la cause de la cessation de son activité.

Le *Moniteur* donne aujourd'hui le règlement détaillé de l'exposition des beaux-arts, qui sera ouverte du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> juillet. Les ouvrages devront être déposés du 20 mars au 1<sup>er</sup> avril.

La clôture de la chasse dans le Pas-de-Calais est fixée au 1<sup>er</sup> février.

Hier, a eu lieu la première représentation du *Fils de Giboyer*.

Le spectacle, uniquement composé de la pièce de M. Augier, commencé à sept heures ne s'est terminé qu'à onze heures et demie. Pendant toute la représentation, à l'entrée et à la sortie, l'agitation s'est prolongée au alentours de la salle.

Pour couronner ces exploits de la soirée, le bataillon des applaudisseurs, composé de plus de deux cents individus, faisant retentir de leurs cris toutes les rues sur leurs passages, a reconduit jusqu'à l'entrée de la rue des Bouchers une personne qui se trouvait dans un groupe de siffleurs, et que les chefs avaient désignée à plusieurs reprises dans la soirée et recommandée à leur bienveillance particulière.

Plusieurs autres personnes ont reçu les mêmes honneurs dans la salle, mais seulement quelques hommes d'escorte dans la rue.

Bref, au théâtre comme au dehors, c'était comme une reminiscence de 1848.

A tous les points de vue, la représentation de la pièce de M. Emile Augier a donc été regrettable. A coup sûr, ce n'est pas l'union entre les citoyens qu'elle produira. Le besoin de l'œuvre, plus que le terroir, du membre de l'Académie française se faisait-il sentir à Lille à la veille des élections, et au milieu de tous les em-

me ceux d'une prison, composé qu'il était de bois, de prairies, de champs de blé et d'avoine, le parc s'étendait si loin dans tous les sens, qu'on pouvait y perdre le souvenir même de la captivité. Rodolphe y reconquit cette paix de l'esprit et de l'imagination dont l'absence avait non ébranlé, mais fatigué son énergie, toujours sur le qui-vive. Il s'enfonça, d'un pas léger, dans le bois, où la voix des chiens lui annonça bientôt que le lièvre était lancé.

En quelques instants le lièvre fut ramené et tué; des faisans, des perdrix tombèrent aussi, et en grand nombre, sous le plomb de Rodolphe. Jamais son coup d'œil n'avait été plus sûr, jamais il ne s'était livré avec plus d'ardeur à cette joie cruelle de chasseur, qui voit expirer sous la dent du chien les blessés qui demandent grâce.

Cependant, au détour d'une allée, un coup de feu ayant subitement retenti à son oreille, il se demanda si l'on ne s'était point embusqué sur son passage pour obéir, avec une balle, à l'ordre du billet noir, peut-être sorti de l'urne le matin. De ce moment, l'heure présente lui échappa encore : son courage ne défiait plus le point; il en eut besoin.

Certes, il marcha d'un pas assez assuré; il ne jeta point un regard effrayé dans les profondeurs du bois qui l'environnait; mais, sans chercher à fuir le coup qu'il prévoyait, allant même au-devant, il re tomba dans une ardente préoccupation. Il continua de chasser cependant, son adresse ne se démentit pas, mais on eût dit qu'il tenait seulement à se prouver que sa main était aussi ferme, son regard aussi sûr; le charme était détruit.

Après avoir suivi quelque temps à

l'aventure et tourmenté le sentier où il marchait, il arriva sur la lisière d'un assez vaste plateau, lande autrefois inculte, et couverte aujourd'hui de bles encore verts, de jeunes avoines et de sainfoins en fleur.

Il y entra sans détourner la tête, sans comprendre qu'il quittait le bois, continuant à aller devant lui sans but et sans direction; mais bientôt, lorsqu'il fut parvenu au tiers du plateau, l'air plus vif, la clarté plus éblouissante du soleil, un parfum nouveau dans l'atmosphère, le tirèrent de la préoccupation dont il était tombé; il jeta un regard autour de lui, et n'y rencontrant pas même un arbrisseau dont l'abri pût cacher un des mystérieux exécutants de la sentence toujours retentissante et toujours écoutée, son front s'éclaircit, il entra en possession paisible de quelques instants de sa vie.

Que dans une heure, ou plus tôt, il dût succomber par le fer ou par le poison, que lui importait ?

Cette prévision seule ne pouvait le détourner du moment présent. Lui ravir le bienfait de cette treve si douce; pour la prolonger, il s'arrêta au milieu du plateau, et là, appuyé sur son fusil, ainsi qu'un malade qui sort des brûlantes agitations de la fièvre, il se mit à respirer une à une les bouffées d'air qui arrivaient.

Hors du passé et de l'avenir; il ne voulait rien voir au-delà de ce frais tapis de verdure étendu à ses pieds, où il était redevenu maître de l'instant qui va suivre, où il vivait enfin.

Bientôt, cédant au charme de ce lieu, à l'attrait des sensations qu'il y retrouvait, il s'assit, il se coucha, et recevant à travers ses paupières fermées les rayons moins ardents du soleil, à moitié cache

dans l'herbe haute courbée sous le poids de ses fleurs, il demeura délicieusement plongé en cette vague rêverie où la veille et le sommeil, presque confondus, ne laissent plus aux choses et aux idées qu'un sens, un aspect doucement vaporeux et indéterminé.

Cependant les dernières heures de la nuit avaient été si fatigantes, qu'insensiblement Rodolphe sentit le sommeil le gagner peu à peu; mais quelque entraînement qu'il éprouvât à s'y abandonner, involontairement il se leva sur son seant, et ses regards inquiets firent le tour du plateau. Certain qu'il y était encore seul, il s'endormit, et put laisser reposer son courage devant, qui dormit avec lui.

Brusquement réveillé par une voix inconnue, il se leva tout-à-coup, se présenta superbement devant celui qui l'avait appelé, et dit d'un ton de dédain :

— Je suis prêt.

— Je demande pardon à monsieur de l'avoir réveillé, lui répondit-on, mais le soleil est bien bas; je craignais que monsieur ne fût surpris par la nuit et ne retrouvât plus le chemin du château.

— Que vous importe?... murmura Rodolphe.

— Les ordres les plus sévères nous prescrivent de veiller...

— C'est bien ! assez ! s'écria Rodolphe en l'interrompant. Le prince ne veut me laisser aucune chance de lui échapper un instant, pensa-t-il.

Dans quel coin de cette immense et splendide prison trouverait-il maintenant une minute d'oubli? Pouvait-il atteindre partout et à toute heure, il fallait qu'à toute heure et partout il se tint prêt. Il se révolta contre cette persécution infatigable de sa pensée; il se fut volontiers

écrasé la tête entre les mains pour l'y étouffer. Il donna son fusil à l'homme qui l'avait réveillé : il craignait d'en appuyer avec trop de desespoir le canon sur son front, qu'il éclatât en dedans. Mais aucun signe extérieur ne trahissait encore cette émotion violente; il avait conservé toute la calme apparent de la dignité qui lui était habituelle. Cependant, lorsqu'il repassa par le bois qu'il avait traversé le matin, il fut sur le point de se jeter aux pieds de l'homme qui portait le fusil pour le supplier de décharger ce fusil dans sa poitrine. Oh ! comme il se sentait la force de mourir en héros, les yeux ouverts et commandant lui-même le feu ! Mais il songea à la lettre du prince, cette lettre qui semblait le mettre au défi d'accepter la vie telle que lui et les autres conjurés l'avaient faite au prince. Et, à ce souvenir, tout son orgueil relevant la tête, il dit à l'homme qui l'accompagnait :

— Il doit être bien tard ? Hétons le pas, j'ai faim !

Il dina avec résolution. A chaque repas, c'était comme les degrés de l'échafaud qu'il croyait monter, c'était presque avec la réalité que la lutte s'engageait alors. Il s'efforçait de répudier toutes les habitudes de sobriété qu'il avait auparavant contractées; il goûtait à tous les mets avec une effrayante avidité, comme pour augmenter les chances de mort que l'un d'eux pouvait lui offrir; il buvait de tous les vins jusqu'aux limites de l'ivresse, car il savait que l'ivresse, en lui procurant l'oubli de sa position, l'eût accusé aux yeux du prince de chercher à se soustraire, et il ne pouvait consentir à lui laisser cette voie étroite.

Les repas, d'ailleurs, grâce aux témoins qui y assistaient, fournissaient un aliment

à son énergie; elle ne s'épuisait plus autant sur elle-même... Mais après ces repas, lorsqu'il rentrait seul dans sa chambre, qu'il fallait consulter ses entrailles, attendre les symptômes du poison, et ces symptômes insupportables pour cette fois, retomber, jusqu'au déjeuner du lendemain, dans l'incertitude du moment où le poignard allait faire sans doute ce qu'il avait vainement pressenti du poison, il se sentait pris de vertige.

En vain, comptait-il les jours de l'année, et avec ces jours les chances qui semblaient retentir long-temps encore le billet noir dans l'urne; si le billet pouvait ne sortir que le dernier jour de l'année, n'avait-il pas pu sortir le premier, le second, le troisième ? Ah ! si le prince eût permis qu'on dit le matin à Rodolphe : C'est pour aujourd'hui ! N'aurait-il pas eu en être instruit que par le poison ou le fer qui lui déchirerait la poitrine.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis que Rodolphe avait été conduit dans le château; mais, en creusant ainsi sa position, il en avait fait un lit de damne, où il lui semblait subir la torture depuis des siècles. Il ne se souvenait en quelque sorte plus d'avoir vécu autrefois libre de cet effroyable souci. En se prolongeant, ce supplice pouvait altérer sa santé. Nétrir son front, blanchir ses cheveux, il ne pouvait déjà plus troubler davantage cette tête et ce cœur, où de tous les sentiments qui les avaient animés, il ne restait plus que l'indomptable volonté de tenir bon jusqu'au bout.

E. BERGOUNIOW.

(La fin au prochain numéro).